

Le Tannhauser de Castellucci en direct sur ARTE

ARTE, Dimanche 9 juillet, à 22h25. TANNHÄUSER de WAGNER. On connaît le Parsifal de Romeo Castellucci; succession de tableaux visuels au rare souffle poétique... Qu'en sera-t-il depuis Munich ?

WAGNER : Tannhäuser et le tournoi des chanteurs À la Wartburg – Après avoir succombé pendant des mois à la passion auprès de Vénus, le chanteur **Tannhäuser** souhaite retrouver sa liberté et expier ses péchés. Songeant à se rendre à Rome, il apprend que le landgrave organise un concours de chant et offre la main de sa nièce Elisabeth au vainqueur. Amoureux de la jeune femme, le héros accepte donc d'y participer. Comment un simple mortel peut-il préférer à l'immortalité aux côtés de Vénus, l'amour d'une jeune femme à conquérir par la magie et la maîtrise de son chant ?



Derrière l'intrigue romantique et médiévale, se cache un véritable manifeste esthétique et artistique dans lequel Richard Wagner, au moment où Robert Schumann (Genoveva contemporaine) redéfinit l'opéra romantique allemand, précise la place et la mission de l'artiste à la fois démiurge et guide dans la société. Evidemment Tannhäuser est Wagner ; le chanteur conquérant audacieux prêt à rompre les vieilles coutumes conservatrices incarne le sang neuf d'un futur à bâtir. Wagner en mettant en scène un concours de chant (ce qu'il fera ensuite avec sa comédie, Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg), définit aussi ce que doit être les qualités de la musique moderne, celle qu'il défend lui-même. Eternelle querelle des anciens et des modernes, et qui apporte à la

réalisation de l'opéra, un souffle dramatique intense et haletant; car il s'agit aussi de la quête personnelle du poète héros pour son salut. Sera-t-il pardonné ?

Cet opéra de Richard Wagner, qui fait référence à des ménestrels du Moyen-Âge tels que Wolfram von Eschenbach ou Walther von der Vogelweide, aborde à travers l'histoire de Tannhäuser le tiraillement entre amour sacré et amour profane. C'est aussi une tentative pour définir la place de l'artiste visionnaire dans la société.

arte

*Dans une mise en scène de **Romeo Castellucci**, connu pour ses univers suggestifs, la soprano Anja Harteros incarne Elisabeth aux côtés du ténor **Klaus Florian Vogt** dans le rôle-titre. Wolfram est interprété par le baryton **Christian Gerhaher**, Vénus par la soprano Elena Pankratova et le landgrave par Georg Zeppenfeld. À la tête de l'orchestre, **Kirill Petrenko**, directeur musical de l'Opéra d'État de Bavière et futur chef principal de l'Orchestre philharmonique de Berlin.*

NOTRE AVIS SUR CE TANNHÄUSER MUNICHOIS...



DU SPIRITUEL DANS L'ART...

Présentée à Munich en mai 2017, la production conçue par Romeo Castellucci poursuit l'exploration du théâtre wagnérien par le metteur en scène, et bénéficie de la très solide tenue artistique du chef

Kirill Petrenko, chef lyrique de premier plan. Castellucci, esthète spirituel et défenseur du symbole plutôt que de la

littéralité narrative, opte ici pour une vision très plastique, qui d'ailleurs rappelle combien Wagner place au premier plan de Tannhäuser sa propre réflexion sur la place et la mission de l'artiste dans la société. Sans énigme, la chair s'use d'elle même par répétition du néant. C'est pourquoi le poète et chanteur s'écarte du vide de Venus pour concourir et obtenir la main de celle qu'il désire car inaccessible, Elisabeth. Au fond ici, Tannhäuser est un grand mystique qui cherche à rendre tangible le secret désir de sa quête de Dieu. L'artiste est porteur d'un idéal dont il est auprès des hommes, le passeur et le traducteur. Voilà dit en quelques mots, la conception artistique et esthétique de Wagner pour sa propre expérience terrestre.

L'intérêt du travail de Castellucci est de prendre prétexte de l'action wagnérienne, non pas pour la représenter mais puiser en elle, les fondements de sa réflexion sur le sens de la seule matérialité humaine, à laquelle serait refusée toute idée de transcendance spirituelle. Il faut donc passer par la putréfaction des corps, antithèse de la voluptueuse Vénus du début en sa Bacchanale royale : réduit à la poussière, l'âme des deux amants, Tannhäuser et Elisabeth posent clairement une autre alternative morale à la condition terrestre. Le sang qui s'écoule, – Patrice Chéreau reprendra cette idée sur la tempe d'Isolde à la fin de Tristan, indique le temps humain qui doit s'accomplir pour se résoudre. Les images et les tableaux souvent très beaux, se succèdent toujours, en une métamorphose fascinante qui ouvrant plus de portes chez Wagner, ne fait qu'en souligner la puissance suggestive. Un modèle qui va à l'encontre de biens des visions contemporaines à l'opéra, gadgets, étroites car il faut ici et là appliquer une grille de lecture pour faire original.

Ici perce le métal intérieur, joyau de l'ombre et riche en résonances inquiètes, si justement humaines du baryton **Christian Gerhaher** : le parcours de son Wolfram change de bien des platitudes médiévales habituelles. Plus Lohengrin, – d'une naïveté statique, celle de l' élu qui n'a rien à démontrer ni à éprouver, – un rôle qu'il a précédemment servi, que vraiment Tannhäuser tourmenté, tiraillé, le ténor allemand, véritable antithèse de Jonas Kaufmann, : **Klaus Florian Vogt** gagne en cours de soirée une épaisseur réelle qui souligne le combat intérieur et spirituel de l'homme qui traverse la crise de la foi existentielle. Son angélisme clair, parfois lisse du début s'oblitére peu à peu, s'inscrit dans une chair ardente de plus en plus en souffrance : et l'on comprend enfin combien il lui est essentiel de traverser les apparences pour toucher le sujet de sa quête.. Dépoussiérée, éclaircie, aérée, transparente, **la direction de Kirill Petrenko (portrait ci dessus) fait jaillir un Wagner, inédit**, proprement inouï, qui paraît lui aussi, à l'image de son héros, de plus en plus transfiguré par la transformation permanente qu'il vit pendant le spectacle. Superbe réalisation. Et si cette diffusion était en réalité la vraie bonne surprise d'Arte, au registre de l'opéra, cet été ?



Crédits photos : © Wilfried Hösl

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca). Etrangement la Philharmonie Tchèque / Czech Philharmonic sonne démesurée dans une prise de son à la réverbération couvrante qui tant à diluer et à noyer le détail des timbres, comme le relief des parties : orchestre, solistes, chœur (Prague Philharmonic Choir). Heureusement, la direction tendre du chef **Jiri Belohlavek** (récemment décédé : il s'est éteint le 31 mai 2017) évite d'écraser et d'épaissir, malgré l'importance des effectifs et le traitement sonore plutôt rond et indistinct. C'est presque un contresens pour une partition qui plonge dans l'affliction la plus déchirante, celle d'un père (Dvorak) encore saisi par la perte de ses enfants Josefa en septembre 1875, puis ses aînées : Ruzenka et Ottokar.

Fini en 1877, créé à Prague en 1880, le Stabat Mater imposa un tempérament puissant, à la fois naïf et grandiose, qui alors, confirmait l'enthousiasme de Brahms (très admiratif la Symphonie n°3 de Dvorak). L'étonnante franchise et sincérité de la paritition valurent partout où elle fut créée, un triomphe à son auteur (dont à Londres où il dirigea lui-même la fresque bouleversante en 1884). Comme le Requiem de Verdi, aux dimensions elles aussi colossales, le Stabat Mater de Dovrak n'en oublie pas l'humanité et l'intimité de son sujet : la ferveur à la Vierge de compassion et de douleur ne pourrait

s'exprimer sans pudeur et délicatesse.

C'est pourquoi l'oeuvre alterne constamment entre le désir de paix et d'acceptation, et la profonde déchirure de la douleur et du sentiment immense, irrépressible d'impuissance comme d'injustice. Très libre quant à la liturgie, – comme Brahms et l'élaboration de son Requiem Allemand, Dvorak façonne son Stabat Mater comme un hymne personnel à la Vierge douloureuse, réconfortante, admirable.

L'Ampleur et l'épaisseur brahmsienne s'invitent ainsi dans la tenue de l'orchestre du cd2 – parfois trop solennelle, écrasante même, particulièrement dans l'intro pour l'air de ténor (avec chœur) : « Fac me vere tecum flere », d'une atténuation plus tendre grâce au timbre héroïque et très rond du ténor américain **Michael Spyres** ; air de compassion, aux côtés de la mère endeuillée, face au Fils crucifié, rempli de recueillement et aussi de volonté parfois coléreuse... Là encore, le chanteur américain soigne sa ligne, arrondit les angles, caresse et rassérène...

Après la séquence purement chorale (tendresse souple du chœur évoquant Marie / plage 2, cd2), le duo soprano et ténor (VIII. Fac ut portem Christi mortem / Fais que supporte la mort du Christ) affirme la très forte caractérisation des parties solistes (lumineuse et fragile voire séraphique **Eri Nakamura**) ; leur duo exprime le désir des solistes : supporter l'affliction née du deuil et de la perte, emportant tout l'effectif. Les deux voix s'engouffrent dans la peine divine et la souffrance du Fils. Soprano et ténor trouvent l'intonation juste, entre déploration et pudique exhortation, mais elles sont souvent noyées dans le magma orchestral (la prise de son est vraiment indigne).

Plus énergique et presque conquérant, l'air de l'alto **Elisabeth Kulman** (Inflammatus), prenant à témoin aussi la Vierge courageuse et compatissante affirme le beau tempérament de la chanteuse au timbre noble et rond, très respectueuse de l'intériorité mesurée de cet andante maestoso : la voix écarte toute solennité, elle intensifie la prière individuelle d'une fervente « réchauffée par la grâce », adoratrice apaisée de Marie, dans l'atténuation finale d'une douleur enfin mieux vécue.

Le chef trouve des accents plus pointillistes à l'orchestre et idéalement accordés au quatuor vocal, à la fois attendri et sincère dans des accents plus francs et directs ; toujours, le geste semble mesurer l'ampleur du dolorisme que la mort implacable et injuste suscite (vague du collectif renforcé par le chœur grandiose), alterné par une prière fervente très incarnée, soudainement lumineuse à l'énoncé du Paradis promis à l'âme éplorée.

Jiri Belohlavek force le trait dans la solennité, conférant à la fresque de Dvorak, une épaisseur majestueuse, quasi beethovénienne (Missa Solemnis) et une très forte charge introspective (Brahmsienne).

Le finale est une arche plus impressionnante et spectaculaire (de surcroît dans un espace très réverbéré) que retenue ; et le chef joue sur le grandiose des effectifs en nombre. Malgré la spatialisation large et la prise de son diluée, Belohlavek trouve l'intonation juste dans les dernières mesures aux cordes qui dessinent l'espoir d'une aube nouvelle, résolvant la charge de tant de ferveur antérieure.

Dans la salle Dvorak au Rudolfinum de Prague, le cérémoniel l'emporte sur la véritable intimité de la ferveur. La fresque parfois démesurée, déborde du sentiment individuel pourtant

contenu dans une partition à la très forte coloration autobiographique. Autour du maestro, les équipes réunies : chœur (rendu ainsi confus par la prise de son indistincte et pâteuse), orchestre, solistes... célèbrent surtout un monument national, et aussi assurément l'engagement d'un chef alors âgé, reconnu pour sa défense du répertoire national. Pour les versions alternatives, avec solistes aussi impliqués et sobres, et surtout chœur enfin détaillé, voyez du côté des chefs Herreweghe, Kubelik et Sinopoli (les deux derniers chez DG). Réalisé quelques semaines avant sa mort, ce Stabat Mater prend des allures de testament artistique du chef principal, détenteur de toute une tradition esthétique que l'on ne peut désormais ignorer.

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)

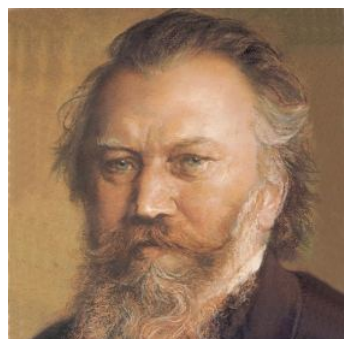
**CD, événement, annonce.
BRAHMS par Nelson Freire (1
cd Decca)**



CD, événement, annonce.
BRAHMS par Nelson Freire (1
cd Decca). HARMONIES DU
SOIR, SYMPHONIES VOILEES.
EFFUSION TRAGIQUE... Schumann
parlait à propos du piano de
Brahms, en particulier dans
sa sublime Sonate en fa
mineur opus 5, de
« symphonie voilée », dont
l'ampleur et le grandiose
intime, souffle et éruption
de la psyché jaillissant en
crépitements et bijoux,

redéfinissaient l'enjeu du clavier depuis Bach, Chopin et Liszt. Aujourd'hui le pianiste brésilien le plus célèbre à juste titre s'empare du piano de son cher Brahms, Nelson Freire, lui qui a su graver des lectures inouïes des Concertos pour piano. Il a l'âpreté caressante, et un sens du rubato d'une liberté plus enivrante que jamais ; pour preuve ce massif romantique aux éclairs et failles, déflagrations et révélation de l'intime d'une nouvelle portée. Il faut bien sûr écouter l'écoulement enivré lui aussi mais habitée par une candeur et une innocence retrouvée (premier Scherzo) pour comprendre comment se marient et se réconcilient sentiment tragique et ardente espérance dans l'âme du jeune Brahms, alors au clavier, âgé de 21 ans, et jouant pour le couple Schumann, leur révélant sphères et régions magiciennes d'un tempérament taillé pour l'effusion et la tendresse comme la passion reconstructrice. Né en 1944, septuagénaire électrique, Nelson Freire, plus mordant et halluciné qu'hier, réécrit la modernité fraternelle d'un Brahms à l'écoute du cœur moins de la raison. Le pianiste relit avec une sensibilité ardente, contrastée, souvent violente les écarts émotionnels d'un Brahms, grand poète introspectif, ne cessant jamais de soulever toutes les questions laissées sans réponses en un flux, parfois tendre, fulgurant et échevelé, de plus en plus

inquiet voire instable : ainsi la matière rayonnante des Intermezzos rejoue-t-elle toujours en reflets miroitants une ivresse interrogative que porte une quête sensorielle toujours insatisfaite...



L'opus 117 serait assurément la clé axiale de ce parcours dont la vérité des accents sait résoudre de façon libératoire l'amère tension et l'ivresse en détente, équation résolue qui fait jaillir une mélodie d'ancienne mémoire, réitération fascinante d'un passé caressant, préservé, intact... **L'opus 118** apaise, efface, répare (Andante teneramente) en ses lueurs profondes, carillons lugubres et d'une force calme. Quant aux dissonances secrètes de **l'opus 119**, chaque séquence là encore s'enfonce dans le mystère de la pure mélancolie, suspendue, extatique, hypnotique... CD événement, prochaine critique complète le jour de sa sortie annoncée le 25 août 2017.



CD, événement, annonce. BRAHMS : Sonate n°3 opus 5. Intermezzos, Capriccio, Ballade opus 118 n°3, 4 Klavierstücke opus 119, Valse opus 39. Nelson Freire, piano (1 cd Decca 4832154). Publication : le 25 août 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.

CD, compte rendu critique.
THOMAS ADES : Asyla, Tevot,

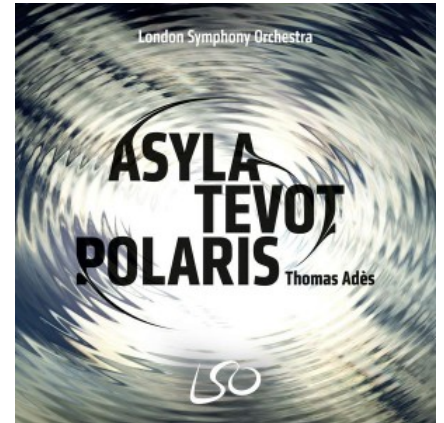
Polaris (1 cd LSO, 2016)

CD, compte rendu critique. THOMAS ADES :
Asyla, Tevot, Polaris (1 cd LSO label).

Cosmique et tout en narration en cinémascope, voici une entrée dans l'univers symphonique du compositeur Thomas Adès, absolument réjouissante.

D'abord, **Asyla (1997)**, partition écorchée, vive, syncopée, de nature primitive, déployant sa sève primordiale

et éruptive (dernier volet du triptyque, en ses sommets psychédéliques, Ectasio), ne cesse finalement d'interroger l'auditeur et de repenser sa place par rapport au déroulement de l'oeuvre.



Trilogie Adès (Asyla, Tevot, Polaris) : un must orchestral de notre temps

Surtout Tevot (2006) joint le souffle des épopées fantastiques et futuristes, en une traversée des abysses, à travers les Ténèbres et l'incertitude,... soit plus de 20 mn d'un cheminement tortueux et de plus en plus imprévu, vers la lumière ? En imaginant l'humanité courant vers un futur

incertain, Adès y exprime les secousses de l'Apocalypse, – en glissandi vertigineux, comme l'aspiration à vaincre la destruction annoncée. On ne saurait mieux faire écho à l'angoisse de notre planète, qui semble condamnée par l'homme à une implosion programmée du fait de sa pollution à grande échelle, de son déni de la mise en danger collective. La matière orchestrale se plie à des convulsions de plus en plus destructrices, puis Adès brosse de somptueuses perceptions de l'infini inconnu, inquiétant et fascinant, jusqu'aux ultimes phrases aux cordes dans l'aigu, doublé par la flûte, prélude à une nouvelle arche qui cède la place aux cuivres de plus en plus majestueux.

Enregistré sur le vif au Barbican Center de Londres, le cycle des 3 partitions laisse mesurer l'ampleur d'une pensée musicale d'une vive intelligence sonore, taillée pour des superbes architectures souvent scintillantes, constellées, parsemées, de déflagrations inquiétantes, et comme tailladées de failles énigmatiques.



La plus récente Polaris (2010), qui permet ainsi de borner un cheminement de plus en plus consonnant, sur 13 années de composition, est un voyage pour grand orchestre d'une absolue pulsion mêlant solennité et vertige, carillon et cuivres d'un souffle là aussi cosmique, mais recadrés, mesurés avec une spacialisation virtuose des étagements, effets de lointains et d'échos à la clé, en un sens cinématographique. Succédant à Rattle (Asyla et Tevot créé par ce dernier avec le Berliner Philharmoniker), l'auteur dirige lui-même ses oeuvres en 2016, avec une verve et une acuité renouvelée qui servent la forte caractérisation intérieure de chaque séquence. Formidable poète, faiseur de climats, Adès cisèle chaque tableau pour en exprimer le souffle sidéral, la matière cosmique prête à diverses métamorphoses, de l'extériorisation spectaculaire à l'intimisme le plus ténu, nécessitant un nuancier agogique d'une exceptionnelle précision et d'une vive

flexibilité. La prise de son est soignée comme la direction très affûtée du chef compositeur (n'est-on pas ainsi jamais mieux servi que par soi-même ?). Le double coffret comprenant un disc pure audio Blu-ray (idéal pour mesurer ce travail sur la palette des timbres conçue par Adès) et un cd traditionnel mais en Super audio cd SACD ne pouvait mieux rendre compte de l'exceptionnel talent du compositeur britannique, sa faculté à penser et exprimer les tumultes et forces intérieures, souterraines de sa musique.

CD, compte rendu critique. THOMAS ADES : Asyla, Tevot, Polaris (1 cd LSO label LSO 0798). Enregistré en mars 2016.

**CD, compte-rendu critique.
ELSA GRETHER : Kaleidoscope**

(1 cd Fuga libera 2017).

CD, compte-rendu critique. ELSA GRETHER : Kaleidoscope (1 cd Fuga libera 2017).

« Kaleidoscope »... avec le cylindre des illusions visuelles éphémères, renouvelées, la musique partage cette magie, ce caractère insaisissable. Là s'arrête la comparaison, car la seconde, fruit d'une volonté, expression d'une pensée, d'une sensibilité qui nous parle, nous ouvre un tout autre univers. Après Poème mystique, puis French Resonance, **Elsa Grether** nous offre Kaleidoscope., dont les fils conducteurs semblent bien la spiritualité et la maîtrise musicale, avec un tropisme pour le ré. En un peu plus d'une heure de violon seul, nous parcourons plus de trois siècles de musique et de nombreux pays, toutes les ressources de l'instrument étant mobilisées au service exclusif de la pensée et de l'expression musicales.



Great Elsa Grether !

Pour commencer, le Graal des violonistes, suivi du cortège de ses adorateurs, déclarés ou non. On ne présente plus « la » Chaconne de la deuxième partita de Bach, dont **Elsa Grether** nous offre une lecture forte et inspirée. Point n'est besoin de rappeler les problèmes que soulève chaque approche : *« l'interprétation de ces pages [...] est plus que bien d'autres conditionnée par des questions de rythme, de dynamique, de tempos, d'ornementations, doigtés, intonations, liaisons, coups d'archet, de « résolution » de polyphonies,*

de forme enfin. [...] Incroyable enchaînement d'artifices, figures, passages, techniques, qui font de ce chef-d'œuvre un monument, une sorte de charte du violon transcendantal » (Basso, II. pp. 640 & 645). Plénitude, puissance et légèreté, avec une large palette de couleurs, le jeu d'Elsa Grether se hisse au plus haut niveau : le propos relève de l'évidence, avec une sensibilité vraie qui nous atteint au plus profond.

Etrangeté de « MétalTerre Eau » de **Tôn-Thât Tiêt**, qui nous livre une ample partition, surprenante par son écriture, par les inflexions de son émission, ses frémissements, ses unissons-pédale obsédants (ré) contrastant avec les arrachements, la plus étonnante des polyphonies, et une fantaisie singulière. De la fluidité onirique, évanescence à la vivacité aérienne, à l'éclat et à la robustesse du métal, c'est un univers envoûtant, magique, auquel nous sommes conviés.

Eugène Ysaÿe fut l'humble et ardent défenseur des suites et partitas de Bach, en des temps où cela réclamait du courage. Obsédé par l'œuvre du Cantor, Ysaÿe écrit : *« j'ai laissé voguer une libre improvisation. Chaque sonate constitue un petit poème où je laisse le violon à sa fantaisie. J'ai voulu associer l'intérêt musical à celui de la grande, de la vraie virtuosité, trop négligée depuis que les instrumentistes n'osent plus écrire et abandonnent ce soin à ceux qui ignorent les ressources, les secrets du métier. »* En ré, comme la Chaconne de Bach, la note-pivot de la pièce de Tôn-Thât Tiêt, puis, bientôt la sonate d'Honegger, ses mouvements enchaînés, les éclairages changeants apparaissent singulièrement modernes, servis avec une conviction et une sincérité qui forcent l'admiration. *« Je fouille en moi-même pour jeter à l'âme des foules les impressions les plus sincères d'une âme propre »* confessait Ysaÿe. Comment ne pas établir le parallèle avec le jeu inspiré d'Elsa Grether ?

David Oïstrakh permit à **Khachaturian** de découvrir les limites du violon, et d'en enrichir la littérature. Dans la *Sonata-*

Monologue comme dans tout son œuvre, la forme et le langage traditionnels se trouvent mariés à des éléments mélodiques des traditions transcaucasienne et arménienne. Joie débridée, gravité, lyrisme inspirent cette belle page, rare au concert comme au disque.

Quant à **Honegger**, nourri de Bach, son ultime œuvre de musique de chambre en constitue une forme d'hommage. Même si les mouvements portent les indications traditionnelles, c'est une *suite* qu'il nous propose : allemande, sarabande, gavotte et gigue. A la gavotte, très française par sa rythmique et son élégance, malgré sa virtuosité d'écriture, succède un presto à couper le souffle, tant son jeu nous donne le vertige.

Sans doute le plus exotique, car on ne l'attendait pas transcrit pour violon seul : **Albeniz**. Force est de reconnaître le tour de force que constitue le travail de Xavier Turull à partir d'**Asturias**. Incandescente, âpre, tourbillonnante, la version que nous propose Elsa Grether emporte une adhésion sans réserve.

Ce disque original et riche, où au plus familier succède le plus rare, est un bijou précieux, dont on ne se lasse pas. Le jeu libre, épanoui, d'une exceptionnelle maîtrise, toujours sensible, relève du grand art. De programme en programme, d'enregistrement en enregistrement, Elsa Grether s'affirme comme une des plus douées et des plus inspirées de nos jeunes violonistes.

La notice d'accompagnement du CD – bilingue (anglais-français) – comporte toutes les informations nécessaires. On regrette simplement que le luthier du magnifique instrument que joue Elsa Grether n'y soit pas mentionné.



CD, critique, compte-rendu, **Kaleidoscope** : BACH, TÔN-THẬT TIÊN, YSAÏE, KHACHATURIAN, HONEGGER, ALBENIZ, Elsa Grether, violon – 1 cd **Fuga libera**, enregistré en janvier 2017 – durée : 1h05mn.

ELSA GRETHER, violon. Kaleidoscope

Johann Sebastian Bach : Chaconne de la 2^{ème} partita pour violon seul, BWV 1004

Tôn-Thật Tiet : Métal Terre Eau

Eugène Ysaÿe : Sonate pour violon seul n°3 « Ballade », op 27 n°3

Adam Khachaturian : Sonata-Monologue, pour violon seul

Arthur Honegger : Sonate pour violon seul en ré mineur, H.143

Isaac Albani : Asturias, des Cantos de España, op 232, (arrangement pour violon seul de Xavier Turull)

1 CD Fuga libera, FUG 742, durée : 1h05mn, enregistré en janvier 2017, à l'Abbaye de Fontevraud

**CD, compte rendu critique.
ESA-PEKKA SALONEN conducts
Stravinsky (7 cd SONY**

classical : 1988-1992)

CD, compte rendu critique. **ESA-PEKKA SALONEN conducts Stravinsky (7 cd SONY classical : 1988-1992)**. Capable

d'électiser ses orchestres (britanniques, londoniens) : précisément Philharmonia Orchestra et London Sinfonietta, le chef finlandais **Esa-Pekka Salonen**, alors **trentenaire** pour Sony classical signe des enregistrements superlatifs de L'Oiseau

de feu, du Sacre, de Pulcinella... la précision horlogère du rythmique Stravinsky enflamme la direction du jeune maestro dans un équilibre idéal entre hédonisme scintillant sonore, précision technicienne, articulation et intelligence architecturale. Le coffret regroupant plusieurs gravures anthologiques, s'impose de lui-même.



CD1; La vitalité de **Petruchka (version 1947)** paraît comme réécrite selon un schéma linéaire presque décortiqué comme jamais ailleurs (London, octobre 1991), mais avec un sens de la flamboyance sonore et détaillée, véritable orgie gavée de nuances et accents rythmiques d'une mise en place impeccable ; les ruptures de climats et de rythmes sont comme rafraîchis, régénérés en une candeur héroïque d'un sang irrésistible. Instrumentalement et rythmiquement, Salonen détaille tout, sans éteindre l'élan vital du ballet, et la courbe nerveuse, féline de la danse. L'équilibre entre sensualité et analyse intellectuelle est trouvé, idéal. Un régal.

**Au tournant des années
1980-1990, le Salonen
trentenaire saisit par sa
sensibilité instrumentale, sa
science des couleurs, sa
précision rythmique, une
vision claire, architecturée
et sertie dans l'élégance**

EPS : Salonen à son meilleur

Après l'innocence et la juvénilité de Petrouchka, tuée dans l'œuf, Salonen soigne les équilibres plus sereins et nostalgiques du ballet **Orpheus**, tout en détaillant là encore chaque accent instrumental avec une vivacité analytique et expressive de premier plan. L'acuité du trait dialogue avec un sens souverain de l'architecture et de la motricité rythmique. C'est éloquent, subtil, agile, d'une élégance bondissante : le feu de la danse s'y déploie sans entrave mais avec un style irrésistible (remarquable Philharmonia Orchestra, Londres décembre 1992). Même s'il dénie toute narration objective, Stravinsky sait exploiter les ressources poétiques de l'orchestre avec un génie des couleurs et de la matière atmosphérique : en peintre et poète, Salonen lui emboîte le

pas et semble comprendre tout, de chaque mesure, de chaque éclat nuancé dans chaque phrase. Le travail est exemplaire : abandon à la fois nostalgique et ironique de l'équation hautbois / harpe ; dernier accord (avec trompette : d'une ineffable sérénité apollinienne). Trépidant, détaillé, le chef sait conduire le tapis sonore jusqu'à la révélation finale.

CD2 ; L'Oiseau de feu, dans une gravure légendaire de 1988,  transpire de volupté miroitante, subtilement énoncée où la précision du trait renforce la richesse suggestive, faisant de Stravinsky, alors nouveau compositeur pour les Ballets Russes, l'égal des Ravel et Debussy. Onirisme et pointillisme fusionnent. Mais aussi Mystère et énigme, en cela proche des légendes et des apparitions féeriques, envoûtantes et vénéneuses (Le château de Barbe-Bleu de Bartok n'est pas loin non plus)... Le Philharmonia Orchestra époustoufle par sa ferveur souple, ondoyante, déroulant une soie enivrante d'un fini iridescent, totalement jubilatoire. Voici assurément l'approche la plus aboutie sur le plan de l'hédonisme et de l'enivrement sonore, d'autant qu'il s'agit de la version originale de 1910. Le résultat est à couper le souffle. Le prétexte narratif qui enracine la matière musicale dans le déroulé du conte, atteint pourtant la pure abstraction sonore, volupté et spasmes, fourmillant de détails, respirations intersticielles, micronuances rousseliennes (annonçant en cela l'ivresse extatique et poétique du Sacre). Tout s'écoule en paysages et climats de plus en plus troubles et opaques, pourtant d'une rare transparence. C'est une véritable poétique de la nuance scintillante, d'un chambrisme, à la fois hyperactif, millimétré et métamorphique, d'une éloquence secrète et murmurée, – viscéralement allusive, que le chef finlandais à son meilleur, nous offre en maître absolu de l'ivresse et du vertige orchestral (plage 19). Immense conteur, géant de l'é/invocation, doué d'une imagination supérieure, et d'un tempérament esthétique saisissant, Esa-Pekka Salonen égale sans sourciller ni tension les plus grands maestros : Boulez, Abbado, Karajan, dans cette gravure

sublimée par la grâce, qu'il faut absolument avoir écouté.



CD3; évidemment **Le Sacre** prend valeur étalon, indice d'un tempérament immensément doué pour l'ivresse et le détail flamboyant. La nervosité païenne, la surenchère de timbres et d'alliances instrumentales sont gorgées de saine félinité, de juvénile trépidation ; testostéronée, la direction affirme et le tempérament électrique et ciselé de Salonen, comme la précision et l'élégance des musiciens du Philharmonia Orchestra qui en octobre 1989, signe une lecture passionnante, engagée, fiévreuse et pointilliste comme peu. Même entrain frénétique et ciselure de la sonorité dans la Symphonie en 3 mouvements dont le premier mouvement synthétise les apports d'une approche autant millimétrée qu'extatique. Voilà assurément l'un des meilleurs cd du coffret (avec L'Oiseau de feu de 1988).

CD4 ; le néo baroque Pulcinella étincelle par ce caractère à la fois mordant et nostalgique, né d'un souci de la netteté instrumentale et de la vivacité rythmique ; porté aussi par la tendre tenue des voix britanniques requises (John Aler, Yvonne Kenny, et la basse chantante, toute en verve de John Tomlinson, à l'impeccable intonation...). Même s'il s'est montré si dur avec Vivaldi (ses Concertos répétitif interchangeable), Stravinsky fait ici jaillir le feu trépidant des Napolitains les plus enjoués (Pergolesi en

premier comme il est indiqué dans le manuscrit originel, ici dans la version 1965), inspirés par la veine buffa. La précision de chaque instant n'écarte jamais la vie, les justes respirations, une ferveur continue qui portent au sommet cette lecture d'une exceptionnelle intelligence expressive et poétique (London Sinfonietta, avril 1990).



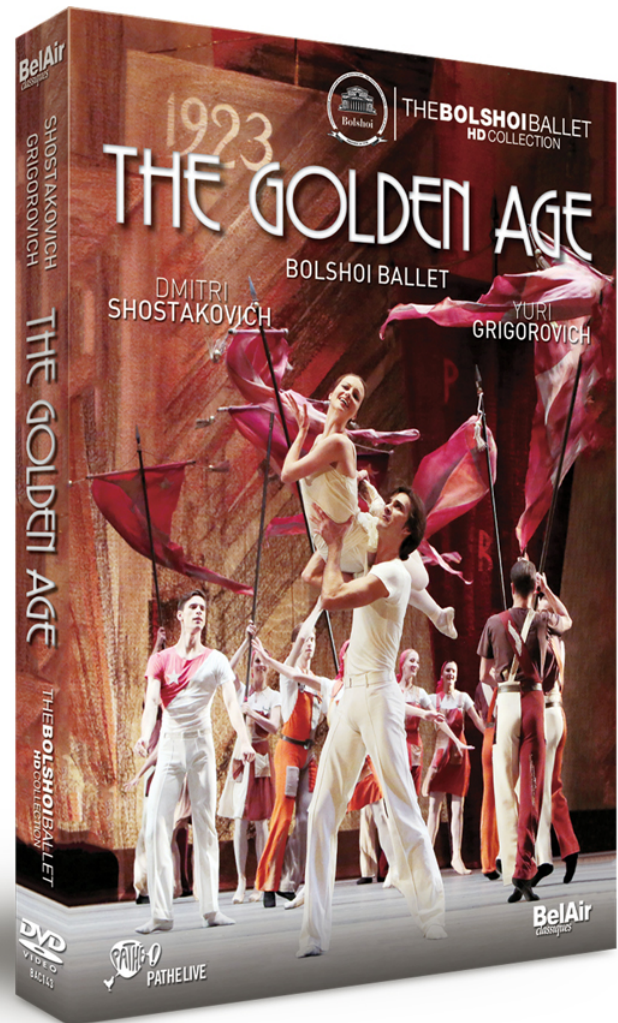
CD7; Oedipus Rex, nerf, félinité précise et dramatique avec la complicité de l'excellent Vinson Cole dans le rôle-titre, et le sobre Patrice Chéreau (Stockholm, mai 1991). Dommage que le mezzo de Von Otter fait une Jocaste pas assez mordante et trouble (n'est pas Jessye Norman qui veut). Contraste éloquent avec le luminisme souverain, éclairant structurant les éclairs mécaniques et droits du très néoclassique ballet, Apollon musagète (superbe mécanique expressive, précise, ciselée au scalpel...)

CD, compte rendu critique. ESA-PEKKA SALONEN conducts Stravinsky (7 cd SONY classical : 1988-1992). CLIC de classiquenews de juillet 2017.

DVD, compte rendu critique. Youri Grigorovitch : L'Âge d'or de – Ballet du Bolchoï (1 dvd BelAir classiques).

DVD, compte rendu critique.
Youri Grigorovitch : L'Âge
d'or de – Ballet du Bolchoï
(1 dvd BelAir classiques).

Quand le Bolchoï replonge dans sa fabuleuse histoire chorégraphique, il profite ici des 90 ans du maître de ballet, Yuri Grigorovich, son ancien directeur (30 années d'un pilotage quasi tyrannique à l'époque du régime soviétique), pour reproduire l'un de ses ballets à la fois techniquement abouti et politiquement correct : L'âge d'or (1982), véritable manifeste apparemment nostalgique d'une certaine grandeur communiste propre à l'ère stalinienne. Le sujet exploite le souffle qui naît des tableaux collectifs (que Grigorovich a toujours parfaitement organisés et réglés – cette maîtrise a fait le triomphe de son ballet Spartacus et surtout Ivan le terrible).





Les décors qui citent les Années Folles, avec citations jazzy mêlées au constructivisme russe produisent un choc esthétique qui renforce l'impact de la recreation. D'autant que dans cette manière de Music-Hall et de cabaret occidental, russifié (avec lettres cyrilliques), la danse reprend ses droits ; un art théâtral à proprement parler car **Youri Grigorovich** défend un style chorégraphique dramatiquement très soigné, où le corps exprime tout. Ainsi, ce n'est pas tant l'apparente ballerine, très fluide et sobre, Nina Kaptsova dans le rôle de la femme convoitée par deux hommes (Rita) que la complice du chef de Gang Yashka, Lyuska qui captive de bout en bout : la jeune danseuse de Bolshoï, Ekaterina Krysanova, jaillit et brille par sa grâce athlétique et sa gestuelle mesurée et précise. Le jeune amoureux transi (de Rita) Boris (jeune pêcheur) ne trouve pas l'effusion tendre et sincère pourtant inscrit dans ses solos et pas de deux avec son aimée : Ruslan Skvortsov se cherche tout le ballet durant.

Mikhail LOBUKHIN, la classe superlative

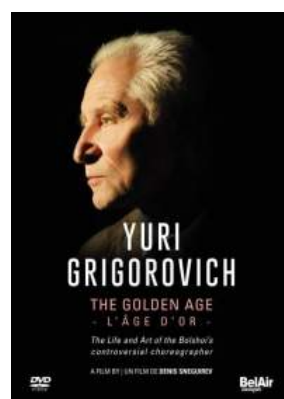


Le danseur étoile ici demeure le ci-dessus nommé chef maffieux, Yashka : **Mikhail Lobukhin** dont la maîtrise et la grâce expressive restent simples, naturels, d'une évidente sincérité qui écarte tout maniérisme flatteur. En lui s'incarne l'idéal masculin selon Grigorovitch, une danse virile, souple et élégante qui sait suggérer sans surloyer. Le Corps de Ballet sublime la vitalité et la poésie habitée des ensembles que le chorégraphe

savait transcender, véritable image d'une nation réunie, soudée, harmonieuse. On y croirait.

Pourtant Staline rejeta ce ballet trop occidentalisé, pas assez bolchévique.

La musique de Chostakovitch (jugée décadente et brouillonne à l'époque de la création), comme à son habitude, sait exprimer l'ambivalence du tableau en apparence conforme : la trépidation rythmique vire souvent à la mécanique millimétrée comme pour mieux dénoncer allusivement la déshumanisation de l'homme par un art au pas. Le dvd a le mérite de mesurer toutes les significations d'un ballet plus riche qu'il n'y paraît, postérieur aux grands succès de Grigorovich : Légende d'amour, Spartacus, Ivan... Superbe recreation. Lecture à compléter avec le [DVD documentaire biographique dédié à Yuri Grigorovich, édité chez le même label.](#)



DVD, compte rendu critique. Yuri Grigorovich : L'âge d'or (1982). Recréation, octobre 2016, Moscou, Bolshoï. Avec Nina Kaptsova (Rita), Ruslan Skvortsov (Boris), Mikhail Lobukhin (Yashka) et Ekaterina Krysanova (Lyushka) 1 dvd BelAir classiques BAC 143 – CLIC de CLASSIQUENEWS.

CD, coffret événement. THE RING by KARAJAN (intégrale remastérisée, DG, 1967)

CD, coffret événement, annonce. THE RING by KARAJAN (intégrale remastérisée, DG, 1967). Voilà 50 ans... Le chef légendaire Herbert von Karajan et l'Orchestre philharmonique de Berlin entraient dans la Jesus-Christus-Kirche à Berlin pour enregistrer le sommet lyrique du catalogue de Richard Wagner : la Tétralogie ou l'Anneau du Nibelung (Der Ring créé à Bayreuth en 1876). Deutsche Grammophon édite en juin 2017, l'intégrale remastérisée du Ring sur un seul disque Blu-Ray audio haute définition 96kHz/24-bit dans une édition en livre-disque deluxe, riche d'un livret de 400 pages comprenant les textes détaillés des éditions originales et les



livrets de chacun des 4 opéras, ainsi que plusieurs photos rares provenant des sessions d'enregistrement et des répétitions des productions de Salzbourg. Pour son cycle monumental du Ring, Karajan regroupe autour de lui, une distribution prestigieuse de chanteurs solistes capables de transmettre sa vision artistique – celle d'un chambrisme inédit, révélant le profil intérieur et les intentions souterraines de chaque protagoniste; son approche plus spirituelle de l'œuvre, volontiers hédoniste, privilégiant beauté sonore, lyrisme expressif, clarté architecturale. Ainsi le Ring psychologique et dramatiquement introspectif de Karajan allait naître pas à pas..



HERBERT VON KARAJAN – WAGNER: DER RING DES NIBELUNGEN / Sortie : 30 juin 2017 – Deutsche Grammophon. Prochaine critique complète et présentation dans le mag cd dvd livres de classiquenews. CLIC de classiquenews de l'été 2017

**CD coffret, annonce. ESA-
PEKKA SALONEN CONDUCTS
STRAVINSKY (7 cd Sony
classical : 1988 – 1992).**

CD coffret, annonce. ESA-PEKKA SALONEN CONDUCTS STRAVINSKY (7 cd Sony classical : 1988 – 1992).

La baguette de EP Salonen presque trentenaire au début des années 1990 affirme une finesse d'articulation, une clarté architecturale, un relief détaillé instrumental qui fait mouche évidemment au service du rythmique et percutant Stravinsky. Ce coffret

regroupant les enregistrements réalisés par le jeune chef finlandais né en 1958 (Helsinki) ne dément pas les qualités de cette maîtrise qui sait soigner la lisibilité de l'arête dramatique et le grand hédonisme harmonique, le subtil buffet des nuances de timbres dont Stravinsky a le secret. Le cycle ainsi réalisé précède sa nomination comme directeur musical du Philharmonique de Los Angeles (1992). Avec la phalange américaine, on distinguera cependant ici, dans le copieux programme du cd5, le Concerto en ut pour violon, gravé en nov 1992 justement)... Les orchestres sont variés, surtout le Philharmonia Orchestra (3 premiers cd : 1,2 et 3; respectivement pour *Petrushka* et *Orpheus* / 1991 et 1992, pour *L'oiseau de feu* et *Jeu de cartes* / Londres, 1988, pour *Le Sacre du printemps* et la *Symphonie en 3 mouvements* / 1989), le London Sinfonietta (cd4 : *Pulcinella* version de 1965 / Renard / Octet-Octuor, version 1952 ; cd5 : *Capriccio* pour piano, *Symphonie pour vents*, *Concerto pour piano* / version 1950, et le mouvement pour piano et orchestra – tous enregistrés en 1988 ; cd6, *Cantate*, avril 1990), et aussi le Stockholm Chamber orchestra (cd6 : *Apollon Musagète*, ballet en deux actes, version 1947, gravé en septembre 1990), comme l'Orchestre symphonique de la Radio Suédoise pour l'excellente et très subtile version de l'oratorio *Oedipus Rex* (avec Vinson Cole en Oedipe et le narrateur de Patrice Chéreau, Stockholm, mai 1991 – cd7). On apprécie en particulier, bijoux



orchestraux scintillants et portés par une juvénile frénésie colorée d'élégance et d'un exceptionnel sens de l'équilibre : le vaillant Petruchka, les couleurs flamboyantes de son Oiseau de feu ; surtout l'ivresse rythmique du Sacre... dans la Cantate comme dans ce fabuleux Oedipus Rex, d'une sobriété flamboyante et nette, percussive, dessinée comme un relief antique, jaillit et éblouit une sensibilité ardente, vif argent, de jeune léopard agile et de guépard bondissant d'une féline élégance. Cycle magistral, pilier de la discographie. Critique complète à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

CD coffret, annonce. ESA-PEKKA SALONEN CONDUCTS STRAVINSKY (7 cd Sony classical : 1988 – 1992). CLIC de [classiquenews](http://classiquenews.com) de juin 2017

**Coffret événement, annonce.
SEIJI OZAWA : The complete
RCA recordings (6 cd RCA Red
Seal / Sony classical)**

Coffret événement, annonce. SEIJI OZAWA : The complete RCA recordings (6cd RCA Red Seal / Sony classical). Directeur musical du Symphonique de Chicago (Chicago Symphony Orchestra), Seiji Ozawa délivre au cours des années 1960, l'essence de son art de maestro électrique, intérieur, halluciné. Voici 6 cd qui de 1965 à 1969 ressuscite la maîtrise convaincante du chef trentenaire, en particulier dans le cadre du festival de Ravinia qui lui permet d'enregistrer pour RCA, nombre d'opus majeurs de Beethoven (Symphonie n°5), Stravinsky (Le Sacre du printemps, Chicago, 1968), Moussorgski (sublimes et presque terrifiants Tableaux d'une exposition de 1867) à Schoenberg (Concerto pour piano, Fantaisie pour violon ... – Peter Serkin, piano), Tchaikovsky (Symphonie n°5) et Bartok (Concertos pour piano n°1 & 3 – Peter Serkin, piano, 1965-1966)... sans omettre Schubert (Symphonie n°8) ou Britten (The Young Person's Guide to the orchestra).



L'héritage artistique est inestimable, très révélateur de l'engagement d'un jeune chef japonais, au talent fiévreux autant que dramatiquement abouti, d'autant plus révélé que Sony réédite les 6 enregistrements en juin 2017 en version remastérisée. Coffret événement. Prochaine critique développée à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenew.com. A suivre.

Coffret événement, annonce. SEIJI OZAWA : The complete RCA recordings (6cd RCA Red Seal / Sony classical) – **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.**



SEIJI OZAWA

CHICAGO
SYMPHONY
ORCHESTRA

THE COMPLETE
RCA RECORDINGS